

Etonné, Gaspard la regardait.

Une question qu'elle hésitait à formuler se devinait sur les lèvres de la jeune fille. Elle allait demander si par hasard, à Metz, il n'avait pas connu Rodolphe...

Jacob ne lui en laissa pas le temps ; il s'écriait :

—Et ta mère !... Il lui faut sa part de bonheur...

—Mais j'ai passé chez nous, interrompit le sergent ; elle a déjà reçu un à-compte... Comment aurais-je su que je te trouverais ici ?

—C'est juste !... Bonne Gertrude !... elle s'est privée pour moi des premières caresses de son Gaspard.

—Pas tout à fait, père... Nous étions partis ensemble ; mais, craignant de ne pas aller assez vite, elle m'a dit : " Cours en avant !... va !..." Comme tu penses, je ne me le suis pas fait répéter deux fois pour prendre le pas gymnastique... Nous allons la retrouver à moitié chemin...

—Bigre !... conclut Jacob, ne nous attardons pas davantage !...

Et, s'adressant à la famille Strum :

—Vous permettez ?... Vous comprenez, mes amis... Il y a si longtemps que la pauvre vieille attendait son enfant !...

Le père et le fils s'éloignèrent vivement ; ils disparurent au tournant de la route, où se projetaient les grandes ombres noires des sapins.

Mais, pendant le trajet, Gaspard semblait préoccupé.

—Qu'est ce donc, sergent ? lui dit Jacob.

Deux souvenirs...

—Voyons d'abord le premier, mon garçon.

—Père, c'est celui d'une statue, d'un buste personnifiant l'Alsace opprimée sous les traits d'une jeune fille comme celle-ci, avec le ruban strasbourgeois sur la tête et des larmes dans les yeux. La voisine, comme vous dites, était si triste et si blanche, qu'il m'a semblé revoir le marbre s'animant à la vie !

Ensuite ?

—C'est le souvenir d'un camarade pauvre garçon ! qui, durant notre captivité, me parlait sans cesse de sa promesse... une Alsacienne !

La rencontre de Gertrude interrompit cet entretien.

On ne songea plus qu'au bonheur de se retrouver tous ensemble, et

bras dessus, bras dessous, on regagna la maison.

Vous voyez d'ici le souper, n'est-ce pas ? vous devez entendre la douce et joyeuse causerie qui le prolongea. Elles n'étaient pas gaies, cependant, les choses dont on parlait... Gravelotte, - Saint-Privat, Rézonville, Ladonchamps, tout le siège de Metz... Puis ce dur hiver et cette existence de forçats que l'on avait dû subir en Allemagne... Puis la Commune et ses horreurs ! Pauvre cher Gaspard ! Que de périls et quelles souffrances ! Le froid, la faim, la captivité, toutes les misères, toutes les batailles ! Mais il en est revenu ! Le voilà ! Il ne nous quittera plus maintenant... Tout le reste est oublié, même la fatigue du jeune soldat, qui, pour revoir plus tôt ses parents, avait doublé la dernière étape.

Ce ne fut qu'à plus de minuit que la lumière s'éteignit chez le ségare.

Le lendemain, dès l'aube, il attendait avec Gertrude le réveil de leur fils.

Le sergent parut enfin, mais sous son costume d'autrefois : veste et culotte de velours, les guêtres en cuir jusqu'aux genoux, la casquette forestière sur l'oreille et le bâton de montagnard à la main.

—Hé ! fit la mère, où vas-tu donc ainsi ? Nous qui comptons t'avoir pour nous seuls au moins cette première journée !

—Ne le tourmente donc pas ! se récria Jacob ; je gage à sa mine que s'il veut sortir, c'est pour un sérieux motif.

—Bien deviné, père, répondit Gaspard ; il s'agit de la dernière volonté d'un camarade qui n'a pas eu la même chance que moi.

—Il est blessé ?

—Il est mort, ma mère.

—Oh ! c'est sacré, cela ! dit-elle.

—Que lui as-tu promis ? demanda Jacob.

—Si je revenais au pays, répondit son fils, de porter, aussitôt mon retour, une lettre qui renferme ses adieux.

—Et... c'est loin d'ici ?

—De l'autre côté de la Schlucht, près de Colmar.

—Ah ! s'écria Gertrude, j'ai peur de te voir aller par là... C'est chez eux maintenant... Tu as mauvaise tête... Et puis, un soldat...

—Sois sans crainte, nous avons appris en Prusse à savoir nous contenir.

—Près de Colmar, songeait à demi-voix le père ; les émigrés du val des Houx viennent des environs... Quel est le village où tu dois trouver cette personne ?

—Je ne m'en souviens plus, dit Gaspard en cherchant la lettre ; mais c'est facile à voir... Rosenwald.

—Eh ! c'est précisément le leur, fit Diderich ; il faut d'abord se renseigner auprès d'eux... auprès de moi, car je les connais presque tous.

Gaspard, regardant une seconde fois l'adresse, lut ce nom ;

—CHRISTINE STRUM.

—Christine Strum ! s'écria Jacob ; ah ! la pauvre enfant !

—Tu la connais donc, père ?

—Oui... c'est la jeune fille que tu remarquais hier soir à cause de sa tristesse et de sa pâleur... Tu sais, la statue, l'Alsacienne !

—Ah ! murmura Gaspard, j'en avais ressenti comme le pressentiment !

Il y eut un silence.

—Ton voyage se borne maintenant à la colonie, reprit Jacob ; nous irons ensemble... mais comme pour affaires de notre commerce. Il faut des ménagements, tu conçois ! Si cette pauvre Christine apprenait d'une brusque façon le malheur qui l'a frappée, ce serait pour elle aussi le coup de la mort !

—Comment nous y prendre, père ?

—Je ne sais pas encore... on verra. C'est à la sœur qu'il faudra parler tout d'abord.

—Une sœur aînée ?

—Non, mais elle n'en a pas moins, sur toute sa famille, une autorité quasi maternelle... Je te conterai cela chemin faisant... Mangeons un morceau sur le pouce et partons.

Quand ils débouchèrent dans la vallée, Gaspard connaissait l'histoire des orphelins, la mission de l'éclève de Thérèse.

—Il me tarde de faire connaissance avec cette brave petite Mina, dit-il. Pauvres enfants !... Ah ! lorsqu'on me raconte de pareils malheurs, je rêve que l'un de ceux qui les a causés se rencontre devant